

RÉPONSE DU DR. NELSON.

Afin de tenir nos lecteurs au courant de la discussion qui est engagée entre M. Papineau et M. Wolfred Nelson, nous nous faisons de publier la réponse que ce dernier Monsieur fait au quatrième Manifeste de M. Papineau. Nos lecteurs remarqueront sans doute le ton de modération et de conciliation même qui régné dans cet écrit, et en même temps ils devront faire attention aux faits accablants qui y sont amenés contre M. Papineau. Ce dernier ferait beaucoup mieux de suivre le conseil de tous ses anciens amis politiques, de se retirer de la vie publique.

(Les caractères suivants appartiennent à la Minerve.)

A. M. J. PAPINEAU.

Monsieur.—Je suis charmé que vous m'ayiez répondu de front dans votre dernier manifeste. Je suis sûr de vous en avoir été reconnaissant, mais avec cette exception, que je m'abstiendrai de votre langage, parce qu'il convient à la discussion, ni à la bien-séance. Je vous répondrai aussi brièvement que possible; car vous suivez dans toutes vos lettres des et contradictions, serait à la fois, sans profit aucun et infiniment coûteux pour le public.

Nos anciens rapports, la haute opinion que j'en avais de vos talents, votre intégrité et vos vertus, m'empêchèrent de vous rétorquer, comme vous vous l'êtes attiré. Oui, M. J'ai combattu pour une abolition, votre violence, et votre égoïsme extrême; vous êtes digne d'une grande pitié. En effet, quel spectacle désolant, que de voir un homme de votre âge, emporté par la haine, l'envie, et toutes les mauvaises passions qui font la honte et le malheur d'une première jeunesse. Vous avez eu une belle carrière à suivre; votre peuple honneur et avancement, et le bien du pays, dignes de vous vantez tant l'étranger et le défenseur incorruptible. En fait peu de temps vous auriez fait disparaître les soupçons, que votre trop significatif silence, à une époque d'épreuves, avait fait naître; nous aurions été fier et heureux de vous regarder encore comme un de nos étoiles polaires, et nous aurions pu vous servir de guide, ce qui pouvait être un grand honneur et orgueilleux de faire le bien. Mais votre grande impatience à vous enlever de tous les esprits et dominer en despote, à votre ancienne manière, vous a fait oublier que les temps étaient changés, et qu'avec d'autres circonstances, étaient survenus d'autres hommes, que vous n'êtes pas le seul qui puissiez penser et raisonner. Votre occupation de longues années dans une opposition et alors nécessaire est devenue une habitude seconde nature chez vous, est devenue un vice qui devra vous détruire et faire de vos vieux jours, des jours de peine et d'angoisses. Il y aura peut-être encore espoir pour vous, si avec la magnanimité d'un grand homme, ou plutôt, d'un honnête homme, vertueux et vraiment ami de sa patrie, vous pouvez pour un instant déposer vos sens, passer en revue vos démarches, et approfondir avec calme et dignité, leurs objets et leurs tendances; vous pourriez alors, peut-être encore regagner une belle position parmi vos compatriotes, et chacun se ferait un plaisir et un devoir d'effacer de sa mémoire les faits des dernières années de votre carrière, et tous vous recevraient à bras ouverts, non parce que les affaires gouvernementales du pays ne peuvent bien aller sans vous, mais seulement parce que nous serions heureux d'embrasser un ancien collègue et chef! Pensez-y, M. P. Il est pénible de perdre l'estime et le respect de ses anciens amis et collaborateurs, et de se plonger dans une position tout-à-fait fautive et peu digne de l'honneur d'un honnête homme qui sait un peu de respect, et respecter les autres.

Je vous offre en avant la plus parfaite sincérité; et je suis sûr de vous convaincre que si vous êtes susceptible de réflexion, et pouvez vous faire un tableau de votre conduite passée, que vous serez étonné et étonné d'avoir pu agir d'une manière si peu convenable, même pour l'honneur le plus ordinaire. Ne vous envenimez pas, M. P., de ces remarques. Elles viennent d'un homme qui voudrait encore avoir l'occasion de vous estimer, vous appuyer et vous suivre, mais un homme qui, soyez-en sûr, ne fera pas à l'avenir ce qu'il a fait par le passé; obéir aveuglément à vos desirs. Je vais maintenant toucher le plus légèrement possible sur certaines des assertions contenues dans votre lettre de samedi. Le respect que je dois à moi-même, à la vérité, et à la cause populaire du Canada, m'obligera de m'exprimer parfois, peu à votre goût. Mais je ne puis reculer. Je ne ferai pas usage d'un langage trivial, ni du langage des hautes, ni des poissardes de Paris, mais de celui nécessaire par votre écrit, trop plein de fougue et de passion.

Je n'ai été visiter que trois paroisses de mon comté, dans lesquelles je n'étais pas encore allé. C'était, pour ainsi-dire, une dette sacrée, et je me flatte que je m'en suis acquitté à la satisfaction de nos excellents constituants, qui ont vu que nos principes politiques, ni mon attachement aux vrais intérêts du pays n'avaient changés. A St. Ours, où je suis arrivé à six heures du soir, en route pour St. Denis, je rencontrai quelques bons et bien estimés amis, et voyant une quinzaine de personnes près de leur parler d'une visite et de la réception à St. Aimé et aux autres villages. Je leur dis qu'il était faux que j'eusse accepté une place sous le gouvernement et des milliers de piastres de salaire; que je ne résignerais pas mon siège à la législature et conséquemment que je ne pouvais forcer mon comté à prendre comme successeur, l'homme de mon choix. Ce dernier d'un de nos voisins avait pour auteur, à ce qu'il paraît, un certain médecin de ce village, que j'aurais été charmé de rencontrer, afin de savoir où il avait puisé toutes ces informations, au nombre desquelles était une assertion que j'étais le défenseur salarié de M. Lafontaine!! Je leur dis que celui et ceux qui prononçaient de semblables fausses étaient des calomniateurs et bien trop lâches pour comparer et formuler leurs accusations devant moi. Ensuite, je les priai, au nom de tout ce qui leur était cher et sacré, de ne pas déposer confiance dans les hommes qui cherchaient à semer la discorde et le trouble. Qu'il fallait donner aux ministres, un temps raisonnable pour mûrir les mesures, qu'ils n'avaient pas seulement en contemplation, mais actuelle-

ment en marche. Que je sentais que j'avais droit à leur confiance et de les prier de ne pas se laisser séduire par les principes d'hommes, qui avaient déjà été si funestes pour le pays en général et pour le comté de Richelieu en particulier. Que si, à l'instar d'autres, je les avais conduits au danger et au combat, j'en avais partagé avec eux les périls, et plus qu'aucun souffert les conséquences. Que les lâches étaient bien hardis en paroles, mais pusillanimes en actions. C'est ici, qu'un pauvre être, qui fait la honte et le scandale du village, murmure, en grimaçant: "c'est de l'apineau qu'il parle;" voyez comme vous êtes connu! et le mot trouva son écho chez plusieurs autres. Je les sollicitai de bien réfléchir, avant de s'exprimer sur l'état actuel du pays; que tout irait bien, mais qu'il fallait un peu de temps. Ensuite je leur ai souhaité bien cordialement, le bon soir. En entrant dans la maison de mon bon ami, M. Hyp. Mogé, la personne précitée se mit à crier "hourra pour Papineau!" et n'était suivie que d'un seul brave homme qui, j'en suis certain, s'est laissé surprendre et a été induit dans une fautive voie. Il n'y avait pas un cultivateur présent; seulement quelques personnes du village, anciens amis de M. Viger!

Quand vous parlez des "sifflements," vous avez, sans doute, encore dans les oreilles la sténodée qui vous suivait à votre départ de Québec.—Vous êtes devenu fort religieux tout à coup, M. P.; peut-être auriez-vous oublié vos prêches innombrables et interminables que vous fîtes le dimanche pendant plus de trente ans. Ici est bien le lieu de crier à l'hypocrisie.—Vous riez de mon français: il était pourtant excellent, lorsque je faisais vos éloges et que j'appuyais vos doctrines.—Vous avez la pitoyable vanité de dire que vous m'avez pris sous votre protection aux Etats-Unis!! Voilà, qui est plaisant! vous étiez orgueilleux, empressé, de m'introduire à certaines de vos connaissances, et ceci afin de vous assurer une meilleure opinion. Oui, M., vous étiez heureux de ma contenance et de mon appui afin de faire disparaître les impressions généralement circulées que vous vous étiez conduit lâchement à St. Denis; et la lâcheté, vous le savez, est éhorrissante partout, surtout chez un peuple qui a conquis bravement sa liberté. Ces mêmes personnes m'ont, souvent, bien souvent demandé ce qui en était. Sans faire injure à la vérité, j'ai eu recours à des équivoques, pour vous mettre à l'abri de la mauvaise opinion, qui augmentait journellement, et sans cette protection de ma part, vous étiez voté au mépris et à l'indignation générale. De quel côté est l'obligation M. Papineau? Votre nom figurait peu favorablement sur les journaux Américains. Le mien, sans vouloir me vanter, était en meilleure odeur. A Albany, où vous séjournez à mon retour des Bermudes, avant même que vous eussiez appris mon arrivée, l'Hôtel était encombré des personnes les plus distinguées pour me visiter, me féliciter et m'inviter à devenir citoyen de la République. Ce n'est pas "votre influence," M. Louis Joseph Papineau, qui m'a valu ces attentions, et m'a acquis encore plus l'estime publique. J'ai été demandé à des banquets, à des assemblées publiques, et mon voyage de New-York à Rouss Point a été un triomphe continu. En avez-vous éprouvé autant? Mais ce n'était pas "votre mérite ni votre contenance qui m'a fait prodigier ces témoignages de sympathie et de considération. Car vous n'avez pas reçu de semblables compliments. Vous avez, il est vrai, été demandé dans quelques maisons de bonnes et respectables personnes, qui avaient connaissance de votre état, mais quelles furent les marques d'estime publique! Pourquoi vous en vanter!

Où, je parlais favorablement de vous à tous ceux qui m'entouraient et mentionnaient votre nom. Je vous croyais politique habile, homme d'état profond, et patriote désintéressé, nonobstant votre peu de mérite comme militaire; vous jouissiez alors de toute ma confiance, au point de me créer des ennemis en vous défendant. Vous étiez vous-même présent lorsque je suis intervenu pour vous protéger contre les reproches les plus sanglants, que j'ai jamais entendus; et ceci de la part de plusieurs individus. Vous devez vous souvenir de la circonstance; moi je ne l'oublierai jamais, vu la perte de l'amitié d'un proche qui m'a attiré la gênante dédénse que je fis de vous. Je ne l'oublierai non plus, vu les vérités que l'on vous disait alors et que je regardais comme injures et sans fondement, mais que je connus comme réelles aujourd'hui.

Où, monsieur, il est vrai que j'ai parlé de vous favorablement, j'avais alors confiance en vous. Il m'a fallu plusieurs années avant de pouvoir ouvrir les yeux à la vérité. Peut-être ai-je été le dernier de vos collègues et soutiens à vous connaître dans votre état; et j'ai hésité à me prononcer ouvertement jusqu'à ce que vous ayez donné des preuves irrécusables que vous n'étiez pas l'homme intègre, le patriote désintéressé, tel que je me faisais un devoir et un plaisir de le croire. Il me semblait, qu'ou il y avait une mine si douce dans la vie privée, que c'était l'empreinte des plus beaux sentiments!—votre désintéressement apparent m'a paru une abnégation parfaite et votre habileté, en fait de longs discours, preuve d'une très grande habileté politique! Plut à Dieu, que mes impressions eussent été bien fondées et correctes, et nous n'aurions pas en ce jour à déplorer la discorde et l'animosité, qui sont maintenant si prévalentes, partout le pays et par vous causées.

Malgré le désir que j'ai de ne pas dire des choses qui pourraient vous être désagréables, je suis contraint dans l'intérêt de tous, de vous accuser d'avoir seul bouleversé notre état social et lancé la pomme de discorde dans les affaires publiques. J'ai trop perdu pour la cause du pays; j'ai trop souffert pour elle, pour ne pas voir avec étonnement et alarme, les maux que, VOUS, Louis Joseph PAPINEAU, lui préparez de nouveau. Voici le secret de toute l'opposition que je manifeste à vos démarches insensées. Est-ce qu'en regardant "votre épouse, vos enfants, et vos biens," vous ne pouvez pas jeter un coup d'œil sur les infortunées femmes qui furent exposées aux plus brutales outrages sur ces pauvres enfants mourant de froid et de faim? sur les habitations si heureuses en proie aux flammes? sur les biens détruits et arrachés à ces malheureux? Est-ce que vous ne croyez pas que ces épouses et ces enfants étaient aussi chéris, par ces époux désolés, que le sont les vôtres par vous? Est-ce que le malheur d'autrui n'est que songe pour vous? Votre conduite intempestive, plus que dangereuse nous porterait à croire que vous n'avez des entrailles que pour vous et les vôtres. Dans la fougue de la jeunesse sans expérience, on peut bien commettre de tels actes; plus vieux encore, on peut pour une fois s'embarquer dans une carrière qui conduit à la ruine et à la destruction; mais

vieux politique comme vous y ajouter l'expérience, et réitérer de pareils procédés, c'est être soit égoïste au delà de toute mesure, ou manquer à un point déplorable des sentimens les plus communs à la nature humaine.

Vous dites que j'ai été nommé commandant à l'affaire de St. Denis, et que vous vous êtes rangé sous mes ordres! Dites donc, M. P., quel grade n'avez-vous assigné et quels devoirs aviez-vous à accomplir sous moi? Car je n'en connais rien. Vous n'avez pas la coutume de vous soumettre et de céder le pas à d'autres; témoins les efforts prodigieux que vous faites en ce moment pour tout suppléer. Mais ici, il s'agissait de bataille! peut-être la bousse de la valeur (combativeness) manquait-elle à votre organisation physiologique. Vous M. Louis Joseph Papineau! vous avez fait un général-en-chef sur la rivière Chambly, et vous en avez choisi un autre dans l'île Ste. Thérèse, lequel vous avez envoyé en fonction ailleurs, mais moi, et ma poignée d'amis à St. Denis, nous combattions, chacun sur son compte, bien que par un consentement tacite, on me permit de prendre l'initiative. Dans cette affaire de commandement et de guerre que vous reconnaissiez maintenant, n'êtes-vous pas encore en contradiction avec vous-même? N'avez-vous pas affirmé très emphatiquement, dans la chambre d'assemblée, que vous vous étiez opposé à la bataille et que "vous aviez conseillé aux insurgés de passer le degré 45e, jusqu'à ce que la tourmente fut terminée?" Expliquez donc ces contradictions? Encore, vous assurez que je vous ai donné ordre par écrit de vous retirer, de fuir. Il y va de votre véracité et votre courage, hâtez-vous donc de produire cet ordre de votre officier supérieur! "Que vous étiez doux et soumis en cette occasion! Gare à vos assertions, M. P., et les complaisants témoins que vous complex. J'en ai aussi moi, et non pas en petit nombre. Vous auriez dû apporter cet ordre avec vous à Paris, et alors vous n'auriez pas été dans la pénible nécessité de demander un ami commun, qui partait pour le Canada, de passer à PRATTSBURGH et d'avoir de moi un véritable écrit, qui prouverait que vous AVIEZ AGI EN HEROS, à St. Denis!..... Ce fut, dites vous, avec peine, et par violence à vos sentimens, que vous vous êtes trouvé obligé d'acquiescer à mes ordres et de vous en aller. Il est très probable que si j'eusse été à Paris, marcher bras-dessus bras-dessous avec vous, que j'aurais caché, comme aux Etats-Unis, vos peccadilles de soldat, que vous n'auriez pas eu besoin de mon certificat de votre héroïsme et bravoure.

Si vous avez perdu le souvenir de cette circonstance, on pourrait peut-être vous rafraîchir la mémoire, en faisant part au public de la réponse, que la vérité et l'exactitude des faits me forcèrent à faire. Cette réponse pourtant était conçue dans toute la modération, qui le permit l'estime que j'entretenais pour vous. Compatible avec ce qui était arrivé, j'ai tenté de vous mettre, en autant qu'il m'était possible, à l'abri de la censure des braves et héroïques français, et je me souviens que mes expressions sur votre compte étaient des plus amicales et indulgentes. C'est peut-être cette lettre, donnée quatre années après le fait, qui constitue selon vous l'ordre par écrit qui vous fit partir à toute hâte, bride abattue, sur un de mes chevaux. Permettez-moi de le dire un peu à la St. Denis Point. Les spectateurs sur votre route, n'assurent que la foule dont vous vous étiez décoré la tête et votre mine tout-à-fait équestre, n'auraient pu vous faire comprendre pour le marchand MEURT! Malgré le peu d'envie que je sens à plaisanter sur d'anciens amis de souvenirs pénibles, je ne puis, au récit de plusieurs personnes, ni tout fait de votre course, ni pas jouir d'un moment d'hilarité. Non, M. P., vous n'auriez jamais perdu ma confiance, mon amitié et mon faible appui, si vous ne vous fussiez montré, à mon avis, et malheureusement à celui de la presque totalité du pays, l'ennemi dangereux et déterminé de notre commune patrie; trop longtemps en proie aux mauvais gouverneurs, et dans ce moment, à la veille de jouir d'une administration rationnelle, sage, utile, pour le peuple et non pour un ou dix individus comme ci-devant. De grâce, M. P., un peu de patience, vous avez fait pendant trente ans le "Jupiter tonnant" laissez-nous donc un peu de calme, alors si vos prévisions se réalisent, lancez vos tonnerres, mais n'embarrassez pas les autres, puisque vous jouissez du beau secret de vous mettre vous-même à l'abri de la tempête! Il ne faut pas toujours être chacun pour soi dans ce monde.

Que vous êtes petit, M. P., et dans votre conduite et dans votre langage! Des expressions de balles vous tombent de la bouche avec une fécondité, qui se trouve toujours chez des personnes de passions aussi basses que violentes. Logicien que vous êtes:—vous dites que j'ai "perdu mon honneur sans avoir entamé le vôtre." S'il en est ainsi, pourquoi êtes-vous donc si furieusement courroucé?—ne serais-je pas assez puni par mes démarches? Non, M. Papineau, votre conscience vous accuse de bien des torts, et votre orgueil démesuré vous fait appercevoir que vous êtes réduit plus bas que l'humain individu, chez lequel vous vous êtes réfugié, quant partout ailleurs vous ne voyiez que risques et dangers, et lui il a mis sa vie au jeu pour sauver la vôtre; est-ce que vous ne rougissez pas des épithètes que vous venez de lui prodigier? C'est ainsi que vous réalisez la fable du serpent qui blesse son protecteur.—celui qui lui a rendu la vie. Et puisque vous parlez tant de M. La Fontaine, dont je ne suis pas le défenseur, mais admirateur des grands talents en affaires et des vues nobles et larges, je vous accuse d'être tout aussi ingrat à son égard. A peine ce Monsieur avec ses collègues étaient-ils au pouvoir, durant l'administration de Metcalfe, qu'il a obtenu votre PARDON pour vos offenses politiques, et pour attendre ce but, il lui a fallu mettre à contribution toute son influence, ses talents et sa diplomatie. Or, vous niez cela; c'est pourtant un fait que vous, Monsieur, connaissez à fond et de quelle vile et noire ingratitude ne le payez-vous pas. Quant à moi, M. P., tout en déplorant vos lamentables écarts, je ne puis que rire de vos efforts de maniaque, soit de me ravaler ou de m'injurier; mais à moi et à tout ami de l'ordre, la paix et l'avancement du pays, votre conduite dérogée et avouée cause infiniment de peine. Il y a cette consolation que vous ne pouvez égarer longtemps même les plus jeunes, vous aurez pourtant, toujours un petit et triste entourage. "les bons à rien," ceux dont les espérances ont été déçues; les petits hommes sans capacité, dont la passion et l'égoïsme sont les seules attributions, les seuls mobiles, mais heureusement pour le bien-être du pays, cette légion n'est ni nombreuse, ni influente, ni capable.

Quoiqu'il m'en coûte, je dois exposer quelques

autres de vos supercheries. Vous prétendez que les autorités ignoraient où vous étiez! Vous n'étiez pas plutôt rendu chez M. Platt, à Swanton, que vous fûtes vu et reconnu par les nombreux espions du gouvernement de cette province; quoique vous fussiez bien déguisé. Et c'est à cet endroit que vous avez rencontré mon digne et brave ami, M. Bouchette, qui, comme par le passé, est l'ami dévoué du Canada, alors, vous avez suggéré, commandé à M. B., d'entrer les armes à la main, dans cette province, que "j'étais en force à St. Césaire, et demandais des officiers, avec le secours desquels je pouvais résister victorieusement." Il en est résulté immédiatement l'affaire de Moore's FORK CORNERS, où mon ami en conduisant galamment sa petite bande de braves, et non en cherchant salut par la fuite, fut grièvement blessé, et repoussé par l'ennemi en embuscade, "qui savait que vous aviez conseillé et ordonné cette attaque." Votre séjour était bien connu du gouvernement, mais vous pensiez n'être en sûreté qu'à Philadelphie, où vous vous êtes rendu en toute hâte, et à votre arrivée avez assumé un nom factice. Eh! par quel étrange raisonnement allez-vous nous convaincre que "je vous suis redevenu de la vie! Pauvre M. P., ni votre désertion, ni votre galanterie, auraient pu me retirer du pas où je m'étais plongé en suivant vos démarches. "La perte de sang et de vie à l'action de Moore's fourcorners est attribuable à vous seul, vous ne pouvez pas m'en faire porter la responsabilité cette fois.

Je ne voudrais pas combler la mesure de responsabilité qui pèse déjà sur vous; si avec une petitesse d'âme toute particulière, vous ne voulez me faire porter le lourd fardeau de vos propres procédés, vous manifestez une extrême crainte de mes révélations; mais dormez tranquille la-dessus; soyez persuadé de mon indulgence. Décrivez sur moi toute votre bile, votre impuissante haine et rage, je pourrai très philosophiquement endurer le tout. Mais si vous persistez à vouloir plonger de nouveau, le pays dans le trouble, le sang et les larmes, je vous opposerai de toutes mes forces. Si vous êtes consciencieux dans vos démarches, elle n'en sont pas moins insensées, elles ne sont toujours pas moins funestes pour le pays, vous pourriez perpétuellement un "louis fidèle;"—il vous égarer et vous fait tomber dans la fange, où vous vous relevez en vomissant injures et imprécations sur tout le monde; et dans votre égarement vous cherchez sans cesse à en entraîner d'autres dans votre chute. Ce n'est pas par hostilité contre vous, mais pour le bonheur du pays, dans la cause dequel j'ai plus risqué et perdu que vous, que je me trouve forcé d'exposer vos égarements et folies au public. Mon silence pourrait être interprété comme appuyant vos rêveries extravagantes et égoïstes, vu nos relations d'amitié. Fulminez, M. P., injures, invectives et calomnies, vos foudres tomberont impuissantes sur mes pieds, et les hommes réfléchissants sauront qui de LOUIS JOSEPH PAPINEAU ou WOLFRED NELSON, est dans le sentier de la prudence, du bien et de la raison.

Votre démanigaison de parler vous porte à demander une seconde assemblée des cinq comtés, où vous pourriez prêter tout à votre goût!!! Je suis très opposé à cette procédure, qui ne pourrait avoir que l'effet de produire infiniment "d'inquiétude parmi les honnêtes cultivateurs; leur faire craindre le renouvellement des scènes de '37, dont personne plus que vous de vrai désirer faire disparaître tout souvenir. Je ne crois pas qu'il convienne de troubler nos habitants pour vous accorder le plaisir de débattre sur toutes choses et tous les hommes imaginables. Si vous avez perdu tout respect pour vous-même, il n'en est pas ainsi avec d'autres, et si vous êtes "désolé" pour toutes fins utiles d'autres que des occupations et des devoirs à remplir envers la société, dont ils ne sont ni le tourment, ni l'ennemi. Calmez vous; vous ne perdez rien par l'attente.—la dette se liquidera envers vous, et je briserai plus d'une lance avec vous dans les salles législatives.

En résumé, M. Papineau, permettez-moi, avec la meilleure volonté du monde, de vous souhaiter de changer votre politique, et vous montrer plus disposé à maintenir la bonne entente, l'harmonie, et de travailler avec franchise et en commun avec tout véritable ami du Canada pour avancer sa prospérité et son bonheur. Ainsi vous couronneriez vos vieux jours de gloire et l'hiver de votre vie serait heureux et "vous descendriez au tombeau, en y emportant l'estime et la reconnaissance de tout un pays;—vous légueriez un nom honorable à vos enfants.— et la postérité chérirait et bénirait votre mémoire."

WOLFRED NELSON.

P. S.—Pour l'édification de M. Papineau, et l'instruction de la société, je transcris les pages suivantes, tirées de quelques uns de nos respectables journaux.

M. Papineau pour le seul plaisir de contenter votre ambition démesurée, et votre désir de parcourir le pays en dictateur et de le mettre de nouveau dans l'agitation et finalement dans le trouble et l'anarchie; le peuple ne saurait vous croire; le peuple dira: "Tu nous en imposes, tu nous trompes, tu nous trahis; tu ne consultes que ton intérêt; peu t'importe la paix, la prospérité et le bonheur de ton pays; tu ne veux que t'élever sur les ruines de nos habitations et au prix de notre sang. Mais non; nous TE CONNAISSONS ATTENDU! Tu nous menerais de nouveau dans les plaines de St. Denis, tu nous exciterais de nouveau au combat, et avant même que le canon se serait fait entendre, tu nous quitterais encore une fois, pour t'en aller chercher refuge sur un sol étranger et passer huit années sur la terre de la belle France dans la paix et l'abondance, tandis que nous, nous paierions encore, de notre liberté et de notre vie, les quelques instants que nous aurions consacrés aux luttes que tu nous aurais prêchées. Mais non; nous sommes désillusionnés. Nous nous imaginons que tu voulais notre bonheur, nous nous imaginions que tu voulais le bien-être de ton pays. Mais aujourd'hui plus d'illusions, plus d'aveuglement. Nous l'avons reconnu; tu as beau te revêtir de la peau de l'agneau, tu as beau te cacher la figure sous le masque du patriotisme le plus ardent, tu ne nous trompes plus. Tu n'es qu'un ambitieux; c'est ton orgueil, que tu veux satisfaire; mais Dieu merci! tu ne nous troubles plus pour être tes dupes."—Mélange Religieux.

[Vient ensuite un passage de P. Ami de la Religion de Québec, que le manque d'espace nous force à supprimer.]